

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE À PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT,
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.] QUEBEC, 30 DECEMBRE 1848. [No. 24.]

REVUE DES TRIBUNAUX.

LE CERTIFICAT D'IMBÉCILE.

M. le président.—Frédéric, pourquoi avez-vous porté un coup de balai à votre belle-mère ?

Frédéric.—C'est juste parce que c'est ma belle-mère... J'ai pas les sentirs les belles-mères !... c'est plus fort que moi.

M. le président.—Et vous, Mme Paillas, pourquoi faites-vous un procès à votre gendre ?

Mme Paillas.—C'est précisément parce qu'il est mon gendre... Des gendres ! oh ! l'horreur ! ne m'en parlez pas !...

Frédéric.—Qu'est-ce qu'a inventé les belles-mères ?

Mme Paillas.—Qu'est-ce qu'a découvert les gendres ?

Frédéric.—A bas les belles-mères !

Mme Paillas.—A bas les gendres !

Frédéric.—Oh Dieu ! j'aimerais mieux être j'sais pas quoi que d'être belle-mère.

Mme Paillas.—Et moi, plutôt qu'd'être gendre, j'aimerais mieux devenir citrouille ou serpent à clochette...

M. le président.—D'où vient donc l'origine de votre division ? Votre fille est-elle morte ?

Mme Paillas.—Elle en aurait eu le droit plus de vingt fois, tant le monstre lui a prodigué de mauvais coups !... Mais heureusement pour lui qu'elle en est revenue.

Frédéric.—Dites donc heureusement pour vous... car pour moi, je m'en prive un peu de votre fille... c'est une vraie peste, un vrai tonnerre comme vous !

Mme Paillas.—Ah ! Dieu, Dieu Seigneur ! pourquoi n'est-elle pas morte ?... C'est pour le coup que je t'aurais fait monter dessus l'échafaud !

M. le président.—Finissez cette scène scandaleuse.

Mme Paillas.—Dira que j'ai eu la platitude de donner ma fille, une jeunesse de quinze ans, à un cannibale de cette espèce... un vrai ogre... un second Barbe-Bleu... un monstre qui lui cassait tous les jours un balai neuf sur le dos !

Frédéric.—Eh bien !... après... c'est vous qui les payiez, les balais ?

M. Paillas.—Mais celui que tu lui as adressé sur la figure, à mon épouse, n'était-ce pas le nôtre, notre propre balai ?

25
10 110

41314

42
810

Frédéric.—Quéque ça vous fait à vous, j'vous ai pas touché, quand tu as outragé mon épouse! Oh! les beaux-pères!... c'est-à-dire que si *Martin* venait à décéder, on pourrait lui choisir pour successeur un ou deux beaux-pères!

M. Paillas.—Qui ça? Pour *Martin*?

Frédéric.—Domicilié au Jardin des Plantes.

M. Paillas.—Bon! continue... continue... les magistrats n'en perdent pas un mot... Moi, d'abord, j'voudrais que tu m'invectimerais, que tu m'infamerais, que tu me dégraderais de toutes les avanies possibles! La justice est là avec sa balance... tout ça tombe dans le plateau... Eh! allez donc! courage! va toujours!...

Frédéric.—J'ai le droit d'exprimer ma façon de penser sur votre compte...

M. le président, aux plaignants.—Vot're fille est-elle présente?

Mme Paillas.—Oh Dieu! jamais!... Rien que de voir son époux, elle en aurait pour sûr une attaque de nerfs.

Frédéric.—Et moi, rien que d'l'apercevoir, j'tomb'rais pour sûr en apoplexie foudroyante.

Mme Paillas.—Grâce à Dieu, ils sont enfin séparés de corps et de biens, et nous serions tranquilles, si cet homme féroce ne venait tous les jours nous provoquer dans notre domicile.

M. Paillas.—Mettez-le dedans pour quelques... D'ici là il fera ses réflexions!

Frédéric.—Ah ben! oui, condamné!... j'ai une fameuse raison pour être innocent et totalement blanchi... J'aurais assassiné père et mère, c'est-à-dire beau-père et belle-mère, qu'avec cette raison-là j'ne crains rien!

M. Paillas.—V'là qui serait fort!

Mme Paillas.—C'est d'la frime!

M. le président.—Quelle est donc cette puissante excuse?

Frédéric.—La v'là dans ce papier!...

M. le président.—Qu'est-ce que c'est que cela?

Frédéric.—Un *certificat d'imbécile!* (On rit.)

M. le président.—Que voulez-vous prouver avec cette ridicule pièce?

Frédéric.—J'veux dire que j'ai été malade d'imbécillité pendant six mois... et qu'ainsi j'peux pas être coupable.

Le tribunal en juge autrement, et condamne Frédéric à trois jours de prison.

Frédéric, stupéfait.—Ah ben! pour le coup!... à quoi que ça sert donc d'être imbécile?

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 30 DÉCEMBRE 1848.

A l'occasion du renouvellement de l'année, le *Fantasque* avait pour habitude, sans doute par un esprit irréfléchi d'imitation, de faire à ses lecteurs, à ses amis et même, chose inouïe! à ses invétérés ennemis une kyrielle de souhaits les plus sincères pour leur prospérité, leur bonheur ou leur sagesse. Il est bien évident aujourd'hui que ses vœux n'ont pas été le moins du monde exaucés, pas plus que ceux d'autres gens qui croient valoir infiniment mieux que lui. Ce serait, on l'avouera, le comble de l'ineptie que de répéter une chose dont l'expérience a démontré la complète inutilité. Le *Fantasque* ne suivra plus, par conséquent; le sot exemple de ses grands confrères et des autres sots qui s'en vont, plus ou moins hypocritement, de par le monde faisant force vœux et souhaits que la providence, probablement dans sa sagesse inexplicable, semble prendre à tâche de contrarier sans cesse. Si donc nous ne suivons pas, vis-à-vis de nos amis politiques et litt-

politiques, la coutume ordinaire à l'époque où nous sommes, c'est que nous craignons de voir, comme par le passé, leurs vices ou leurs ridicules s'accroître au lieu de diminuer; puis il paraît qu'il est dans l'ordre des choses naturelles, réglées d'avance et pour toute éternité, par le souverain de l'univers :

1° Que les avarés chériront de plus en plus leur trésor à mesure qu'ils vieilliront, c'est-à-dire, qu'ils approcheront du moment où ils n'en auront plus besoin ;

2° Que les marchands qui font de bonnes affaires diront toujours vendre à grande perte, et que ceux qui sont en pleine banqueroute chanteront fortune ;

3° Que les membres du parlement, ceux des conseils municipaux et les autres fonctionnaires électifs ne seront jamais aussi polis le lendemain que la veille de l'élection ;

4° Que les demoiselles ne profiteront point de l'exemple terrible de leurs devancières, et qu'elles continueront à perpétuité d'aller au bal, en costume de sommeil, attraper des rhumes fatals ou des époux non moins fatals ;

5° Que les jeunes gens à leur tour ne seront pas plus sages, et qu'ils iront d'ici à bien long-temps chercher leurs futures moitié devant un piano, à la salle de danse plutôt qu'à la cuisine ; étudier le caractère de leurs prétendues le jeudi et le dimanche, c'est-à-dire les jours de toilette, au lieu d'aller voir le samedi si elles savent laver les planchers et la vaisselle, frotter les meubles, raccommo-der leurs vêtements et ceux de leurs papas ;

6° Que tout le monde dira plus de mal que de bien de son prochain, parce que d'ici à bien long-temps il sera beaucoup plus facile de paraître vertueux en critiquant les défauts vrais ou supposés de ses voisins qu'en pratiquant la vertu ;

7° Que les riches croiront pouvoir se dispenser de faire du bien aux pauvres en les traitant de paresseux, d'ignorants, d'imprévoyants et de canaille ; ce qui à de plus l'avantage de faire croire qu'on doit sa fortune à son mérite, à son travail, à son économie, lorsque bien souvent elle eut pour origine le hasard, une série de mauvaises actions, l'égoïsme, la fraude ou une alliance où le cœur n'était pour rien ;

8° Que les gouvernements et les peuples seront deux choses différentes, constamment mécontentes l'une de l'autre et qui ne pourront jamais néanmoins se passer l'une de l'autre ;

9° Que les rédacteurs de journaux politiques ne se croiront pas plus qu'avant obligés de prêcher d'exemple. Au fait, pourquoi exigerait-on d'eux pareille chose ? ce ne sont pas des saints ! Si l'on suivait leurs conseils, les affaires du monde en iraient bien mieux, les hommes seraient meilleurs ; mais tout va si mal, sans doute, parce qu'on se borne à faire ce qu'ils font et non point ce qu'ils disent.

10° Que les ventrus subiront sans répit cette loi qui est plus vraie pour eux mille fois que pour les gastronomes : l'appétit vient en mangeant ;

11°.... Je pourrais pousser plus loin les item, et arriver au centième sans m'en apercevoir ; mais, comme les lecteurs pourraient dire que les souhaits qu'ils ont fait à leur tour de me voir moins bavard, moins indiscret et moins impertinent ne se sont pas plus réalisés que ceux que j'ai faits à leur égard, je m'arrête et me borne, à l'occasion du renouvellement d'une autre année, à un souhait qui ne sera pas peut-être le plus sot qu'on ait prononcé à cette époque : QUE LA VOLONTÉ DE DIEU SOIT FAITE !

CONVERSATION TRICOLEURE,

OU

LES POLITIQUES BLEU, BLANC ET ROUGE.

Le hasard réunit il y a quelques soirs, autour d'un poêle, trois hommes d'opinions différentes. La discrétion habituelle du *Fantasque* ne lui permet pas de dire en quel lieu se passa la scène qu'on va lire, ni de désigner les personnages qui y

ont figuré. Du reste, leurs noms ne nous apprendraient rien, tandis que la conversation qu'ils ont tenue sera peut-être utile et intéressante pour ceux qui aiment à juger des grandes choses par les petites, et de l'opinion publique par celle des individus.

Le politique blanc.—Eh bien ! mes deux patriotes, qu'allez-vous dire des épouvantables événements de Rome, de Vienne, de Berlin ? Avez-vous encore envie de nous lancer dans les révolutions, dans les massacres, dans la guerre et dans toutes les horreurs des idées nouvelles ?

Le politique bleu.—Dites-moi donc, mon cher, où vous avez pris que je veuille la guerre et le massacre, moi qui ne crois pas avoir de ma vie tué une mouche par plaisir ; qui ne me souviens pas même d'avoir écrasé une puce sans songer avec effroi à ce que la pauvre petite bête devait souffrir tandis que je la frottais entre mes doigts pour l'étourdir.

Le politique rouge.—(On l'appelle rouge parce qu'il est ouvrier, qu'il lit les gazettes, qu'il fait de la politique à sa façon, et qu'il porte parfois un bonnet écarlate.)—Je ne comprends pas davantage ce que vous voulez dire en parlant de révolutions ! Je lis bien avec attention ce qui se passe dans les vieux pays, mais, pour ma part, je ne voudrais pas verser une seule goutte du sang de mon prochain pour la politique ; je ne crois pas que l'homme puisse, sous aucun prétexte, ôter la vie à son semblable : ce droit-là, dans mon humble opinion, n'appartient qu'à Dieu qui la lui a donnée.

Le blanc.—Comment ! comment ! mais vous avez voté tous deux pour M. Légaré, à la dernière élection ! Allez ! vous ne nous en ferez pas accroire, et l'on sait quelles sont les opinions sanguinaires et subversives que vous entretenez ; mais nous sommes sur nos gardes, et...

Le bleu.—Ah ! c'est à cause de notre vote que vous nous prêtez de semblables idées ? Il me semble qu'il n'y a pas long-temps, quand vous étiez dans l'opposition, vous réclamiez hautement la liberté des opinions.

Le blanc.—Oh ! je ne vous juge pas seulement sur votre vote, allez ! j'ai d'autres indices... Vous lisez le *Fantasque* ! et même vous vous y êtes abonné !!

Le rouge.—Tiens, en voilà un crime ! Eh bien ! je n'aurais jamais pensé à celui-là.

Le bleu.—Mais dites-moi donc, mon cher aristocrate, depuis quand êtes-vous si scrupuleux sur le sentiment de la loyauté. Si je ne me trompe pas, vous lisiez avec beaucoup de plaisir le *Fantasque*, il n'y a bien long-temps.

Le blanc.—Oui ; mais, dans ce temps-là, les Parisiens n'avaient pas renversé leur roi Louis-Philippe et proclamé l'abominable république ; les Allemands n'avaient pas levé l'étendard de la révolte, n'avaient pas chassé Metternich, assassiné le ministre de la guerre de l'empereur d'Autriche, et mis ce pauvre monarque dans des trances mortelles ; les troupes du général Dufour n'avaient point pris la ville de Fribourg d'assaut, et les Fribourgeois n'avaient pas, à leur tour, emprisonné leur évêque ; les épouvantables barricades de juin n'avaient pas encore été érigées ; l'empereur d'Autriche n'avait pas encore été forcé de mettre en activité ses dignes Rädetzki, Windischgraetz et Jellachich ; le savant Rossi, le digne Mgr Palma n'avaient pas été lâchement et cruellement assassinés ; enfin Notre Saint-Père n'avait point subi toutes les avanies dont l'abreuvent ses infâmes sujets ; Naples, Messine n'avaient pas...

Le rouge.—Ah ! mon Dieu ! serait-ce le *Fantasque* qui aurait conseillé toutes ces abominations !... Moi qui croyais que ce n'était qu'une bonne petite gazette pour rire !

Le bleu, riant aux éclats.—Oh ! oh ! oh ! hé ! hi ! hé ! je donnerais bien quelque chose de ma poche pour que le *Fantasque* fût présent. Lui qui nous amuse si souvent avec la politique, il aurait à son tour bien du plaisir avec celle que nous faisons ce soir.

Le blanc.—Riez, riez tant que vous voudrez, ce que je vous dis est plus sérieux

LE FANTASQUE.

que vous n'avez l'air de le croire. Allez, messieurs les patriotes; je vous l'ai dit, nous sommes sûr nos gardes. Nous connaissons tous vos lugubres complots, vos projets sournois; mais ne vous risquez pas trop, car nous ne vous ménagerons pas, et au premier moment l'échafaud fera son jeu; n'en soyez pas surpris; notre organe vous a avertis il y a long-temps.

Le bleu.—Oh! oui, je me souviens en effet que le journal de l'ordre, de la paix, de la charité chrétienne, nous a fréquemment caressés de prédictions, de mort et de sang; mais il faut espérer que les choses n'en viendront pas là.

Le rouge.—Ah ça! ne parlez donc pas ainsi, je ne conçois pas comment vous pouvez comme ça, de sang-froid, discuter exécutions et massacres; pour moi, il me semble qu'on peut rechercher plus de liberté, assurer le règne de la justice, demander des réformes, avoir un gouvernement à bon marché, sans égarer personne.

Le bleu.—Moi aussi, certainement. Mais c'est notre ami le partisan de la paix et de l'ordre qui est prêt à tout mettre à feu et à sang, plutôt que de concéder au peuple un seul point, une seule de ses justes demandes.

Le blanc.—Ses justes demandes! ses justes demandes! voilà comme vous êtes tous! A vous entendre on croirait que vous êtes bien malheureux, que vous êtes opprimés! N'est-on pas aussi heureux que possible dans ce monde, sans se tourmenter toujours pour tout révolutionner, tout bouleverser? Je ne comprends pas comment il est possible de ne pas être content de son sort: si au lieu de rêver révolutions, réformes, chacun s'occupait de sa petite affaire, de son ouvrage, de sa maison, il me semble que tout irait bien mieux. Enfin, de quoi vous plaignez-vous?

Le bleu.—Vous dire de quoi je me plains serait faire un cours complet d'économie politique et d'histoire, car je ne me plains pas pour moi personnellement; mais je conçois que les peuples européens qui souffrent mille maux cherchent du soulagement, et que ceux du continent américain, profitant de l'expérience de l'ancien monde, veuillent corriger les mêmes abus avant qu'ils se soient enracinés assez profondément chez eux pour qu'on ne puisse pas s'en débarrasser sans commotions violentes, sans avoir à sacrifier dans l'intérêt public des intérêts particuliers. La différence qu'il y a entre vous et moi, c'est que vous ne songez qu'à vous-même, et que je compatis aux souffrances des autres.

Le blanc.—Balivernes que tout cela! Le peuple serait bien content s'il ne rencontrait pas toujours sur son chemin des intrigants et des ambitieux qui lui font accroire mille sornettes, qui lui promettent mer et monde, et qui le font se jeter dans la politique à laquelle il ne comprend rien. Voyez plutôt les égarés de Louis Blanc, de Ledru-Rollin, de Proudhon, de Lamennais et jusqu'à cet étourdi de Lamartine de Mâcon en Mâconnais, comme l'appelle, avec tant de sel attique, *Atticus* de notre organe! Ces gens-là ne savent nullement ce qu'ils veulent...

Le bleu.—Je conçois que vous trouviez tout parfait dans ce monde. Vous n'avez que la peine de vivre: votre table est mise régulièrement, vous avez votre bois dans votre hangar pour votre hiver, et quelle que soit la forme du gouvernement, vous ne vous en ressentez que fort peu. La stagnation dans les affaires, un surcroît d'impôts sur le sucre ou sur le thé ne vous dérangent guère, et si les dépenses du gouvernement dépassant les recettes nécessitent l'émission de débetures, loin que cette calamité vous puisse faire quelque tort, vous y faites votre bénéfice en escomptant, à un honnête intérêt de 10 à 20 p. 0/0, les salaires des malheureux employés; tandis que ce sont le pauvre peuple, les classes ouvrières qui sont les souffre-douleurs des nations, et qui paient directement pour les fautes des gouvernants. En effet, la machine administrative est-elle déréglée, les grands pour assurer leur règne et le placement de leurs proches ont recours à la corruption; c'est sur les objets de première nécessité qu'on applique des droits pour remplir le coffre-fort. Le commerce va-t-il mal, la valeur du travail diminue; tandis que souvent le prix des aliments augmente. La classe laborieuse subit des tribulations dans son strict nécessaire, tandis que le riche n'essaie de variations que dans son superflu. Il n'est donc pas étonnant de voir...

Le blanc.—Bah! bah! tout cela c'est de l'économie politique, de la rébellion, et je n'y comprends rien. Tout ce que je sais et que je puis vous déclarer, c'est que si le peuple et tous les bavards de votre espèce veulent se révolter, nous les emprisonnerons, nous les exilerons et même nous les pendrons.

(La fin au prochain numéro.)

DÉCOUVERTE PRÉCIEUSE.—Un savant vient de prendre, à Montréal, une patente dont l'exploitation fera sans doute sa fortune. C'est une application nouvelle et ingénieuse du caoutchouc. Il en fait des abdomens pour les ventrus et des consciences pour les ministres.

Il est un *journal* de cette ville qui ne cesse de parler de son honnêteté, de sa consistance, de son indépendance et de son habileté. Pourtant, personne n'y attache grande importance. . . sans doute parce qu'il n'est, comme l'on dit, loué que de lui-même et de son curé.

Le *Journal de Québec* a daigné traiter le *Fantasque* de publication *impie*. Mû par des sentiments plus charitables, le *Fantasque* n'essayera pas de faire douter de la sincérité de son adversaire pour lui nuire dans l'esprit même des sots, et il déclare, la main sur la conscience, qu'au meilleur de son jugement le *Journal* est une feuille *pie*.

DE TOUT UN PEU.

DÉCISION IMPORTANTE POUR LES JEUNES FILLES.—La cour suprême de la Pennsylvanie vient de décider qu'à l'avenir l'engagement ou promesse de mariage ne pourrait plus se prouver par induction, et devrait, pour donner droit à un recours contre son non accomplissement, avoir été formellement exprimée. Désormais, par conséquent, les visites fréquentes et les promenades au clair de la lune n'auront plus la signification compromettante qu'on leur donnait jusqu'à présent. Comme le dit un journal américain, il faudra que la jeune fille amène l'adorateur au "point précis," et lui pose nettement la question, de manière qu'il soit forcé de répondre *oui* ou *non* à haute et intelligible voix.

*. On se plaignait devant Mme R. . . de la façon dont était mené notre monde sublunaire.

—Et vous en êtes étonné! fit-elle, quand la Fortune, la Justice et l'Amour, ses trois principaux guides, sont, de l'aveu de tous, reconnus pour aveugles de naissance.

*. M. B. . . , artiste-amateur, se trouvant dans l'atelier de M. F. . . , rapin du dernier ordre, eut le malheur de briser, par mégarde, un petit tableau d'un mérite fort mince. Grande colère du rapin.

—Vous avez tort de vous fâcher, lui dit M. B. . . , ne m'avez-vous pas invité à venir chez vous casser une croûte?

Le citoyen Calas était benoîtement assis sur un banc à la porte de la caserno Tournon. Le citoyen Calas est un garde républicain du lendemain, c'est-à-dire de la réorganisation de ce corps primitivement créé par l'Hotel-de-Ville, puis couvé par Caussidière et Sobrier. Le citoyen Calas sommeillait au soleil d'une façon toute patriarcale, et sa figure empreinte d'une mansuétude paternelle semblait solliciter la bienveillance des enfants au-dessous de cinq ans, dont peu eussent résisté au désir frénétique qu'éprouvent d'ordinaire les moutards de cet âge, à l'aspect de deux énormes moustaches encadrant un sourire débonnaire.

Or, un des guerriers, produit de l'incubation Caussidière ou Sobrier, garde républicain de la veille et renvoyé du lendemain, se passait depuis plusieurs jours la fantaisie de débiter à ses ex-collègues des articles de la *Réforme* ou de l'*Abbé constituant*. Ces aménités faisaient peu d'impression sur ces braves qui avaient reçu aux barricades des bordées infiniment plus redoutables; ils laissaient dire en haussant les épaules.

Le montagnard apercevant Calas, fit une invocation aux saints de son calendrier, et lâcha le robinet de son éloquence réformatrice et lamennaisienne; Calas ouvrit l'œil à demi, étendit le bras droit, puis le gauche, bailla en murmurant: "C'est encore lui, qu'il est embêtant ce chrétien-là!" et se retourna de l'autre côté pour commencer une nouvelle étape dans le royaume des songes.

Le sectaire furieux de cette outreucidante insensibilité s'avança de quelques pas et applica vigoureusement sa main sur la figure du brave, celui-ci bondit comme un faureau, se dressa de toute sa grande taille, mais bientôt reprenant son sang-froid: "Franchement, s'écria-t-il, vous avez de la chance, vous ne pouviez mieux vous adresser, je suis bon garçon et vous allez être servi de suite; je vais d'abord vous donner une bonne roulée, après quoi je vous tueraï par principes, dans deux heures, en descendant de garde."

Sur ce, saisissant son homme par le collet, il lui fit exécuter une valse à temps irréguliers vivement applaudie par tous les assistants; Rose-Pompon n'eut jamais à Mabilles un pareil succès. Après quoi, rajustant le plus correctement possible son farouche adversaire afin qu'il fût en état d'accepter sa seconde invitation, il le mena sur le terrain, puis ayant croisé le fer, il lui tint à peu près ce langage: "C'est le premier souffle que je reçois, je veux donc bien faire les choses avec vous, ainsi méfiez-vous, voilà mon programme, je vais vous tuer de la manière suivante: un battement de fer, un dégagé et un coup droit; parez le contre de tierce, c'est simple comme bonjour, sans quoi vous êtes... ah bah!"

C'était déjà fait, et son homme roulait sur le carreau. Puis il ajouta en forme d'oraison funèbre: "Je l'avais averti, c'est sa faute, tant pis pour lui."

Après une séance où la chambre s'était montrée fort indocile, M. Armand Marrast disait à la questure:

—Demain, si ces messieurs ne sont pas sages, en manière de pensum j'accorderai, pendant une heure et demie, la parole à M. Pierre-Leroux.

La menace a fait de l'effet.

A une fête du Château-Rouge, Rigolette exécutait un de ses pas favoris devant un cavalier assez laid, lançant son pied mignon dans l'espace avec cette hardiesse qui la caractérise.

—Prenez donc garde, lui cria le craintif *vis-à-vis*, vous allez m'attraper le nez avec votre pied.

—Pauvre petit! réparaît Rigolette, c'est ce que vous auriez de mieux dans la figure.

Quand m'épouserez-vous? disait la charmante Alice de B... à son cousin, avec qui elle est fiancée depuis un an.

—Quand vous aurez vingt ans, chère cousine; vous savez que cela est convenu.

—Oh! bien! alors, vous attendrez long-temps.

— Vous ne dites jamais de mal de M. A. . . . , disait-on l'autre jour à Mme E. G. . . . ; cependant on sait que vous ne l'aimez pas.

— Il ne m'aime pas davantage, répondit cette dame, et il ne dit jamais de mal de moi. Nous nous haïssons réciproquement, mais sans nous nuire. Ce n'est une haine platonique !

— A Tarascon, une femme du peuple, accusée d'avoir versé de l'arsenic dans la tasse de son mari, disait dernièrement au juge d'instruction en parlant de son défunt :

— Voilà-t-il pas une grande affaire ! Pour l'avoir empoisonné cinq minutes, tout au plus ! lui qui avait des fausses dents depuis douze ans !

— A l'une des dernières soirées musicales de la saison, Mme M. . . . , cantatrice de salons, venait de faire entendre le grand air des *Mousquetaires de la Reine*, qu'elle chantait cet hiver dans toutes les soirées.

Les assistants l'applaudirent avec chaleur. M. Méry s'approcha de la cantatrice, qui était toute haletante, et lui dit avec l'air candide qu'on lui connaît :

— Madame, est-ce que vous n'éprouvez pas le besoin de changer d'air ?

— Une scène qui montre jusqu'où peut aller le flegme britannique s'est passée, l'an dernier, au débarcadère du chemin de fer, à Tours. Un lord anglais, au sortir du wagon, se dirigea tranquillement au bureau des réclamations.

— Monsieur a perdu quelque chose ? s'empressa de demander un employé.

— Oh ! yes ; mais le cantonnier va le rapporter ici à moi.

— Qu'avez-vous perdu, monsieur ?

— Oh ! ce ne être rien ; ce être Toby, mon fils, qui se penchant fort par le portière, il est tombé.

— Mais il est perdu ? . . . il est mort ? fit l'employé.

— Oh ! no, no, il être sur la . . . sable, *the little rogue*.

— Mais, milord, je vais y courir. . . .

— Superflou ! Ahoh ! le cantonnier venir. Vous envoyer mon fils à moi, à mon hôtel : voilà mon carte.

Et l'Anglais, toujours calme, tourna sur ses talons et gagna l'hôtel de l'*Univers*.

— Dernièrement, une des amies de Mme de P. . . . la surprit plongée dans une lecture très attentive.

— Que faites-vous donc, ma chère, lui demanda cette amie.

— Je veux m'instruire, répondit Mme de P. . . . Je commence aujourd'hui l'étude de la philosophie et des sciences exactes.

— Et par quel auteur commencerez-vous ?

— Je lis le système des *Barbillons*, par *Descarpes*.

CONDITIONS :

Ce journal paraît autant que possible tous les samedis. Il est rédigé et publié par un nombre inconnu de collaborateurs. Prix : *Sept chelins et demi* par année, payable par semestre d'avance. Les annonces sont insérées à part sur un convert, au prix des autres journaux, et vu l'immense circulation qu'a toujours obtenue le *Fantasque* dans toute l'étendue du pays, on ne saurait choisir de meilleur voie de publicité.

Les collaborateurs publieront chacun de leurs articles sous une signature particulière. On n'admet aucune communication non accompagnée du nom de l'auteur.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par **FRÉCHETTE ET FRÈRE**, Rue La Montagne, N° 18.